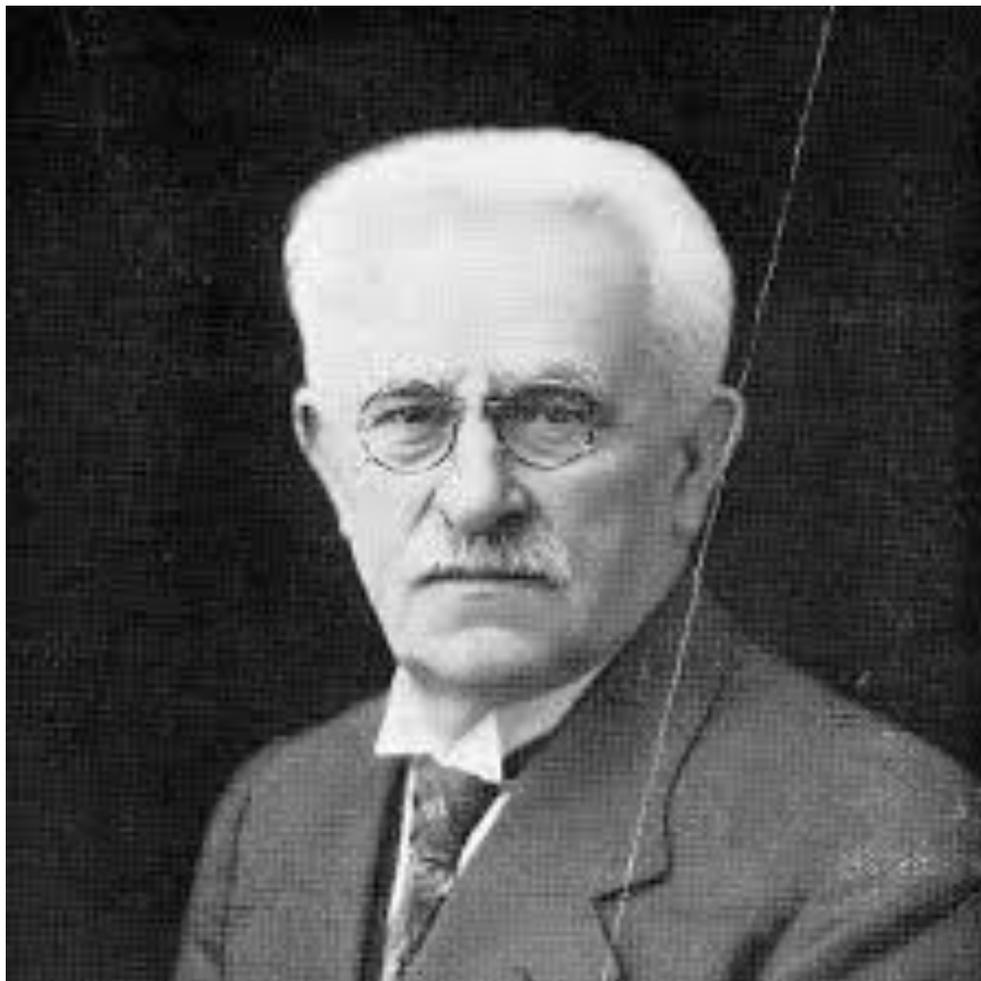


*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*

*Feuillet 122*  
*Jeudi 19 novembre 2020*

**LOUER LE SAINT-SACREMENT II**  
**LOUIS MERCIER (2)**



## MERCIER (LOUIS), poète (1870-1951)<sup>1</sup>

Né le 6 avril 1870 à Coutouvre, petit village du pays roannais, aux confins du Forez et du Bourbonnais, dans une famille paysanne et très chrétienne, il fit ses études au petit séminaire de Saint-Jodard (Loire), puis aux Facultés catholiques de Lyon. De ses trois années de service militaire en Tunisie, il rapporta son premier recueil de poèmes, *L'Enchantée* (1897). Rentré au pays, Louis Mercier ne revient pas à la charrue paternelle, mais n'en demeure pas moins fidèle à la terre qu'il servira par sa plume. Une paisible carrière dans le journalisme local, interrompue par la Grande Guerre qu'il fait dans la Somme et d'où il rapporte les *Poèmes de la tranchée*, lui laisse le loisir de faire une œuvre de poète et de conteur, qui compte une quinzaine de titres.

En 1903, les *Voix de la terre et du temps* révèlent un poète qui se cherche, conquis par l'harmonie lumineuse de la géorgique sous le regard de Dieu, mais en même temps, sous l'influence littéraire des romantiques et de contemporains comme Verhaeren, hanté par les forces obscures qui se déchaînent dans une nature farouche. En 1906, avec *Le poème de la maison*, qui retient l'attention de la critique, il semble que Louis Mercier sorte vainqueur de ce conflit. Il s'en est remis à la tradition familiale et paroissiale, il a gagné la paix du cœur et de l'esprit. Désormais toute son œuvre ne chantera plus que cette « liturgie » qu'était la vie des gens dans les villages et les hameaux, quand ils étaient tenus par l'ordre conjointement naturel et surnaturel d'une terre de chrétienté.

L'ordre naturel, c'est celui de la maison dont Louis Mercier chante toutes les parties, de la cave au grenier, celui des travaux agricoles dont il déroule la tapisserie dans les *Petites géorgiques* (1923), celui des métiers, des coutumes et des fêtes du village où ne manque pas le rire des bonnes

---

<sup>1</sup> Article « Mercier (Louis) » par B. Plessy, dans : *Catholicisme*, t. VIII (1979), col. 1211-1212.

farces, ainsi dans *Les contes de Jean-Pierre* (parus à partir de 1899 et rassemblés dans l'éd. de 1919), Mais ce qui reste comme la partie la plus précieuse, c'est le tableau de l'ordre surnaturel tel qu'il s'incarnait dans la vie terrienne par le cycle liturgique. Louis Mercier est un peintre inégalable de la vie paroissiale au début de ce siècle, en ses petites et en ses grandeurs. Il en a chanté la beauté. Mais quand il évoque la procession des Rogations ou de la Fête-Dieu, quand il raconte « un dimanche au bourg », il ne refait pas le *Génie du christianisme* : aucune place pour l'esthétique en ces pages où rayonne la foi grave et simple de ces hommes de la terre. Avec *Hélène Sorbiers* (1911), il a pu en mesurer la profondeur dans le cœur de ses parents lorsque s'est déclarée la vocation religieuse de sa sœur aînée. Sans « littérature », mais avec sincérité et droiture, toute son œuvre porte témoignage : elle mérite de rester.

B. Plessy, « Souvenirs de Louis Mercier », in *Le Bulletin des Lettres*, n° 319, juin 1970 ; - idem, « Le paysan et la terre dans la littérature forézienne », in *Études foréziennes*, VIII, 1976.

# LE CANTIQUE DE LA TERRE<sup>2</sup>

*Quia fecit mihi magna qui potens est.*

## I

Je suis la Terre, et je veux dire aux autres mondes  
L'inestimable don que je dois au Seigneur ;  
Je veux dire l'amour dont son amour m'inonde  
Et par toutes mes voix attester sa faveur.

Par la voix de la mer, par la rumeur des houles  
Qui, d'un rivage à l'autre, incalculables, roulent ;

Par la voix des forêts fécondes en murmures  
Lorsque les mains du vent passent dans leurs ramures ;

Par la voix des torrents, par la clameur des eaux  
Qui hâtent vers la mer leurs sauvages troupeaux ;

Par la voix de l'orage et l'éclat des cymbales  
Que la foule entre-choque au-dessus des rafales ;

Par le chant des oiseaux qui peuplent le printemps  
Par le cri des lions que le désert entend.

---

<sup>2</sup> Cantique lu à la dernière assemblée générale du Congrès national eucharistique tenue à Lyon, dans la salle des fêtes du pensionnat des Lazaristes, le samedi 9 juillet 1927.

## II

J'unis toutes ces voix à la parole humaine  
Qui résonne plus haut que les flots et les bois,  
Car un souffle immortel anime son haleine  
Et Dieu de ses accents s'est servi maintes fois.

J'unis toutes ces voix en un accord unique  
Et vers le Tout-Puissant j'élève mon cantique,

Et je chante : Hosannah pour le céleste honneur  
Dont vous avez daigné me revêtir, Seigneur !

Et gloire à vous, non pas pour la grâce première  
Qui du néant m'a fait surgir à la lumière ;

Ni pour avoir, durant l'œuvre de vos six jours,  
De vos savantes mains modelé mes contours ;

Ni pour le vaste ciel où les étoiles rient  
Telles qu'une rosée en l'herbe des prairies ;

Ni pour votre soleil généreux et brûlant  
Dont les caresses d'or fertilisent mes flancs ;

Non plus que pour la lune, et pour la lampe amie  
Qu'elle promène en l'ombre où je suis endormie ;

Ni pour les plantes, ni pour les fleurs et les fruits  
Dont les claires saisons voient mes champs réjouis ;

Ni pour les bêtes, ni pour les fils de la femme  
Qui portent votre image empreinte dans leur âme ;

... Peut-être avez-vous fait à d'autres univers  
De semblables faveurs et des dons aussi chers...

### III

Mais ce dont je vous loue et je vous glorifie,  
C'est de m'avoir, de toute éternité, choisie,  
Pour être le berceau de votre Premier-Né,  
Pour offrir à ses pas ma boue et ma poussière,  
Pour mêler à son sang ma sève nourricière  
Et pour qu'à ses poumons l'air humain soit donné.

Je vous bénis, Seigneur, parce que l'arbre auguste  
Du haut duquel les mains douloureuses du Juste  
Ont porté jusqu'à vous la rançon du péché,  
Au profond de ma glèbe a plongé ses racines,  
Avant que le fardeau des souffrances divines  
Sur l'univers enfin racheté l'ait penché.

Je vous bénis, Seigneur, pour la sainte rosée  
Que le fer de la lance et des clous m'ont versée !  
O le sang qui tombait du Christ agonisant !  
De tous les univers qui peuplent les abîmes,  
Qu'importe que je sois parmi les plus infimes,  
Si nul autre que moi n'a goûté de ce sang ?

Je vous bénis, Seigneur, et toute je tressaille,  
Lorsque je me souviens du soir où mes entrailles  
Ont offert un sépulcre à votre corps très saint,  
Et je bénis la nuit, et les heures profondes  
Où, seule, j'ai gardé le Créateur des mondes  
Endormi dans mon ombre et couché sur mon sein.

## IV

Mais le don souverain, mais la faveur suprême  
Pour quoi je vous exalte et pour quoi je vous aime,  
Et pour quoi je voudrais que mon chant fût porté  
Jusqu'au trône où s'asseoit votre gloire très haute,  
C'est de m'avoir permis de conserver pour hôte  
Le Dieu dont j'ai nourri la sainte humanité.

Car il est là toujours. Il a fait ce miracle  
De se choisir mon globe étroit pour tabernacle :  
Inaccessible aux sens, je le possède mieux  
Que je ne fis jamais aux temps évangéliques,  
Quand mes vivants touchaient le bord de sa tunique  
Et de ses traits divins rassasiaient leurs yeux.

En tout lieu désormais, quand s'accomplit la messe,  
Et qu'armé du pouvoir sous lequel Dieu s'abaisse,  
Un prêtre vers l'autel se penche, en prononçant  
Le verbe qui consacre et qui transsubstantie,  
En tout lieu, sous la pâle espèce de l'Hostie,  
Le Christ, avec son corps et son âme, descend.

Or, selon que les jours autour de moi cheminent,  
D'innombrables autels tour à tour m'illuminent :  
Chacun d'eux accomplit surnaturellement  
La présence innombrable, et toutefois unique,  
Qui projette, au travers de l'ombre eucharistique,  
Et jusqu'aux cieux des cieux un resplendissement.

Ce prodige sans fin, cet holocauste immense  
Qui, sans cesse achevé, sans cesse recommence,  
Cette chair qui s'immole et que nul ne peut voir,  
Tout cet inconcevable et radieux mystère  
Qui, depuis deux mille ans, répète le Calvaire,  
Ont fait d'une humble étoile un sublime ostensor.

Encor qu'en l'infini je sois un grain de sable,  
A mes sœurs de l'éther je ne suis pas semblable ;  
Des soleils étonnés se demandent entre eux  
- Quelle est cette planète, et chétive, et perdue,  
Dont il nous vient pourtant, à travers l'étendue,  
On ne sait quels rayons qui nous parlent de Dieu ?

Les anges voyageurs qui visitent l'espace,  
Et d'étoile en étoile, au large du ciel, passent,  
Lorsqu'ils ont reconnu ma lointaine lueur,  
Modèrent un instant la fougue de leurs ailes,  
Et, sachant le secret merveilleux que je cèle,  
Devant ma petitesse inclinent leur splendeur.

Et, de plus loin encor, des pures altitudes  
Où l'apôtre saint Jean a vu les multitudes  
Qui se tenaient debout, tel un peuple de lis,  
Dans un immarcescible éclat de robes blanches,  
- Des sommets éternels, Dieu le Père se penche  
Vers l'astre qui lui tend l'offrande de son Fils !

LOUIS MERCIER

## LA PREMIÈRE MESSE<sup>3</sup>

L'église s'est ouverte aux fidèles. Voici  
Pour la première fois assemblé sous sa voûte  
Le peuple dont elle a désormais le souci.

Les enfants aux yeux purs, les vieux que l'âge voûte,  
Ceux des proches maisons, ceux des hameaux lointains,  
Que des sentiers touffus relie à la grand'route.

Et la nouvelle église a ressenti soudain  
Un trouble maternel remuer ses entrailles  
Au contact inconnu de ces êtres humains.

La chaleur de leur sang réjouit ses murailles ;  
Ils sont là dans leur chair fragile, avec leur cœur  
Où trop de vains désirs hérissent leurs broussailles,

Avec leur âme obscure, avec leurs sens pécheurs ;  
Mais ils portent au front le signe du baptême,  
Mais plus d'un garde encore aux lèvres la lueur

Ineffable qu'y mit le Sacrement suprême...  
Ah ! si pauvres qu'ils soient de vertus et d'efforts,  
De quel amour profond et pathétique elle aime

Tous ces pauvres vivants qui deviendront des morts !

\*

\* \*

Et, confondus avec la foule fraternelle,  
D'autres êtres sont là, cachés à tous les yeux,  
Que l'on ne touche pas avec des mains charnelles  
Et qui ne laissent pas une ombre derrière eux.

---

<sup>3</sup> *Les Pierres sacrées*, Calmann-Lévy.

Des êtres plus vivants qu'ils ne l'étaient sur terre,  
Quand le jour éclairait la forme de leur corps ;  
Car ayant accompli l'épreuve nécessaire,  
Ils ne sont plus marqués du signe de la mort.

Car attendant le jour où la vertu divine  
Leur refera la chair que la tombe leur prit,  
Et remettra leur cœur battant dans la poitrine,  
Ils vivent désormais comme de purs esprits.

Ils sont là plus nombreux que les humains visibles.  
Tous les mânes de ceux qui sont morts bons chrétiens...  
- Ah ! vanité de dire avec des mots sensibles  
Ce que peut être une âme, une âme qui n'est rien

Qu'une âme, et dont le prix inestimable excède  
Le prix des lourds soleils dont fourmille l'éther ?  
- Ils sont là, les élus que la gloire possède,  
Et les souffrants, qui paient au feu juste, au feu clair,

Le tribut du désir et de la pénitence ;  
Mais tandis que les saints, mêlant à leur bonheur  
Le souvenir des maux qu'a vaincus leur constance,  
Offrent pour les vivants leur souffrance au Seigneur,

Les autres, les captifs dolents du purgatoire,  
Vêtus de leur douleur ainsi que d'un manteau,  
Se pressent comme un grand troupeau de brebis noires  
Torturé par la soif et qui bêle après l'eau.

\*

\* \*

Le prêtre vers l'autel se penche ;  
On voit reluire entre ses mains  
Une chose fragile et blanche  
Qui n'est encor qu'un peu de pain.

Près de lui des légions d'anges...  
Voici les anges familiers,  
Gardiens des maisons et des granges,  
Amis célestes des foyers.

Les anges paysans qui règlent  
Le vent, la pluie et le soleil  
Pour mûrir les blés et les seigles,  
Et faire aux ceps un sang vermeil.

Ceux qui, suppliés par les cloches,  
Se hâtent au secours des champs,  
Quand un mauvais nuage approche,  
Et qu'il grêle dans le couchant.

Les anges des autres églises ;  
Ceux qui, par les soirs de brouillard,  
Hantent les chemins et conduisent  
Les voyageurs qui rentrent tard.

Les anges qui gardent les femmes  
Lorsque les hommes sont dehors ;  
Et ceux qui recueillent les âmes  
Sur la lèvre tiède des morts.

Et d'autres ont franchi l'espace ;  
Ceux-là sont parmi les esprits  
Qui voient le Seigneur face à face  
Et que la lumière nourrit.

Ils sont les miroirs sans fêlure  
Qui reflètent presque en entier  
L'essence formidable et pure ;  
Ils sont l'éblouissant foyer

Où sa lumière se condense.  
Pourtant, o brûlants Immortels,  
Nul de vous n'égale en puissance  
L'homme qui prie à cet autel :

Les mots qui consacrent l'hostie,  
Les mots qui consacrent le vin  
Passent votre immense harmonie,  
Ô millions de Séraphins !

Car ils sont interdits aux anges,  
Les mots saints et mystérieux,  
Qui, prononcés par l'homme, changent  
Le corps des blés au corps de Dieu !

LOUIS MERCIER